

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**La grande misère noire des années 1929 à 1939**  
Émile Boudreau, *Un enfant de la grande dépression*,  
Outremont, Lanctôt éditeur, 1998, 392 p.

Adrien Thério

Number 94, Summer 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37626ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Thério, A. (1999). Review of [La grande misère noire des années 1929 à 1939 / Émile Boudreau, *Un enfant de la grande dépression*, Outremont, Lanctôt éditeur, 1998, 392 p.] *Lettres québécoises*, (94), 50–50.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**é**rudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

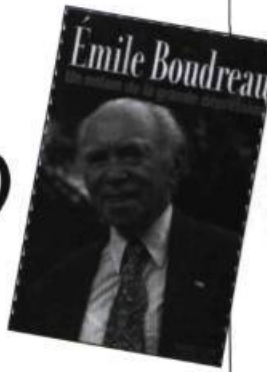
Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

# La grande misère noire des années 1929 à 1939

À cette époque, 10 ¢ était l'équivalent  
de 10 \$ aujourd'hui.

AUTOBIOGRAPHIE  
Adrien Thério



IL SUFFIT DE LIRE LES CENT PREMIÈRES PAGES du livre d'Émile Boudreau pour comprendre la misère noire qu'ont connue les travailleurs pendant la crise de 1929 à 1939. Un journalier, c'est-à-dire un homme qui travaillait à la journée chez un cultivateur, chez un colon ou dans une mine de l'Abitibi, travaillait dix heures par jour pour un dollar. Ce qui fait exactement 10 ¢ l'heure.

Mais les biens qu'on pouvait acheter avec 10 ¢ à l'époque ne peuvent se comparer à ceux que peuvent nous procurer 10 \$ de nos jours. En fait, parce que c'était la misère, les denrées étaient rares et convoitées.

*Un enfant de la grande dépression*, c'est une sorte d'épopée du petit travailleur qui quitte son pays pour tâcher de trouver du travail quelque part, une petite job ici, une jobine un peu plus loin. On n'était jamais sûr du lendemain. Émile Boudreau est né à Alcida près de Bathurst, au Nouveau-Brunswick. « Papa travaille dans les chantiers en hiver et il fait du piégeage. L'été, il défriche un peu. » Bientôt, la famille déménage à Bathurst car le père a trouvé « une job steady à la mine de fer » de cette ville. Puis, il est embauché par le Canadien national et, cette fois, la famille, pour les besoins de la cause, doit déménager à Joybert, dans les environs de La Tuque. Quelques mois plus tard, le paternel réussit à se faire embaucher à la *shop* des Brown à La Tuque. Nouveau déménagement.

*Mes parents payaient 11 \$ pour le logement de la rue Tessier. C'était cher mais nous occupions toute la maison au lieu d'un logis à l'étage. Il y avait, en outre, un vaste grenier qui, en été, nous procurait beaucoup plus d'espace vital. [...]*

*Le grenier — on disait « le haut » — n'était pas isolé. En hiver, nous, les plus grands, devions y coucher entre deux matelas, celui du dessus faisant office de couverture assez épaisse pour conserver notre chaleur. Le matin, il fallait descendre en vitesse pour aller se réchauffer et s'habiller près de la truelle à charbon qui chauffait jour et nuit dans le salon et près de laquelle on mettait à sécher nos bas et nos mocassins — nous disions « picbous » ou « souliers d'beu ».*

Très peu d'enfants, à cette époque, pouvaient aller à l'école régulièrement. Les petits Boudreau vont d'abord à l'école des sœurs. Puis Émile aura la chance de faire quelques années d'un cours commercial au collège Saint-Zéphirin dirigé par des hommes en soutane. Il termine son cours premier de classe et premier aussi en dactylographie, ce qui lui permettra plus tard de devenir secrétaire de nombreuses petites entreprises. Nous sommes en 1932, au plus fort de la crise. Au cours de ses années de « désœuvrement », car il ne peut trouver de travail, il fréquente les salles de billard. En mai et juin, les incendies de forêts font rage. Il fait sa part pour aider à les éteindre. Puis, un peu plus tard, pour amasser quelques sous, c'est la famille entière qui se met à la cueillette des fraises, des framboises et des noisettes. Cela rapporte peu, mais peu, c'est déjà beaucoup.

*C'était au plus creux de la grande crise. Même des hommes de grande expérience, des maîtres hommes, ne parvenaient pas à trouver du travail et en étaient réduits à vivre en itinérants, couchant sous des morceaux de vieille toile ou dans des abris de vieilles tôles [...]*

C'est le temps du secours direct. Un dollar par mois par personne. Ce qui fait neuf dollars pour le père, la mère et les sept enfants. On retourne à Alcida au Nouveau-Brunswick, en imaginant que la vie sera meilleure là-bas. C'est le désenchantement. On revient à La Tuque. Pour Émile, c'est la course aux jobines.

Avec la propagande des missionnaires-colonisateurs, on se laisse prendre au grand rêve du retour à la terre. Tout le monde s'embarque pour l'Abitibi où l'on entrevoit des jours meilleurs. Le père est blessé et rapatrié à La Tuque. À la fin du mois d'août, Émile est embauché comme *dompeur* sur la rivière Saint-Maurice pour la compagnie Brown. Une piastre pour onze heures de travail, logé, nourri. Pas si mal quand même. Mais la drave ne dure que quelques mois. Ne reste plus qu'une solution : les chantiers. Une trentaine de jeunes gens s'engagent pour un hiver dans le bois. Description du camp et de ses habitants: le *jobbeur*, le commis, le *foreman*, le *cook*, le forgeron, les maîtres charretiers. Après, rien en vue. Émile repart pour l'Abitibi. Il se fait octroyer un lot. Colon, cela lui permet de travailler quelque temps aux travaux routiers à 1,60 \$ par jour. Ensuite, ce sera les travaux de défrichage et de construction des bâtiments qui sont rémunérés « à la prime ». En 1936, on ouvre le canton Perron. Les Boudreau déménagent encore et recommencent leur vie sur un nouveau lot. Un beau jour, on découvre une mine de zinc et de cuivre abandonnée en 1929. Par miracle, la mine reprend ses activités en 1938 et Émile décide de tenter sa chance de ce côté-là. Malheur, on n'engage que les plus grands, les plus forts. Il retournera aux jobines pendant quelques années avant de devenir mineur pour de bon en 1943 ; un métier dangereux où l'on descend dans les entrailles de la terre à l'aide de gros câbles. Mais c'est le pactole à 53 ¢ l'heure.

Secrétaire de toutes les commissions, organisateur sans pareil, pour la nouvelle coopérative ou la commission scolaire, Boudreau se voit dans l'obligation de désertir la mine. Il devient agent d'assurances, vendeur d'aspirateurs et quoi encore ? Finalement, il redevient mineur en 1950. Il a femme et enfants et c'est la mine qui paye le mieux.

Vous pouvez trouver l'histoire de la grande dépression dans plusieurs livres d'histoire du Canada ou du vingtième siècle canadien ou québécois. Vous y apprendrez pas mal de choses sur le sujet. Mais je suis sûr que la meilleure façon de comprendre la grande misère de cette époque, c'est de la vivre au jour le jour avec quelqu'un qui en connaît l'envers et l'endroit et qui réussit, dans un style d'une grande simplicité, d'une grande sobriété à nous faire participer aux petits bonheurs de la désolation de cette époque. En lisant *Un enfant de la grande dépression*, on se demande comment l'auteur a pu tenir le coup et s'en sortir vivant. C'est presque un miracle.